



Concours d'écriture « Batailles de la Meuse, je me souviens »...

REMISE DES PRIX
Maison de la Poésie – Namur
3 mai 2018





« Batailles de la Meuse, je me souviens »...

... C'est le titre du concours d'écriture lancé début de cette année par la Ville de Namur autour du Diorama des Batailles de la Meuse, œuvre d'Alfred Bastien, pour célébrer le centenaire de la fin de la première Guerre mondiale. Quatre textes sélectionnés par un jury vont être récompensés ce jeudi 3 mai à la Maison de la Poésie en présence de Maxime Prévot, Bourgmestre de Namur, des membres du jury et des partenaires privés qui ont soutenu ce concours. Les textes, présentés sous forme de fiction ou de slam, racontent une histoire en rapport avec le contexte des Batailles de la Meuse au travers d'un personnage ou d'un élément présent sur le diorama d'Alfred Bastien.

Le diorama

Peinte en 1937, l'œuvre d'Alfred Bastien évoque l'offensive allemande de l'été 1914 et l'invasion de la Belgique. Cette toile monumentale (8 mètres de hauteur / 72 mètres de longueur) donne à voir les premiers jours de la guerre en août et septembre 1914 le long de la Meuse, jusqu'à Namur et Dinant (plus d'infos en fin de dossier: « Les batailles de la Meuse en août 1914 : un regard sur l'absurdité de la guerre » par Axel Tixhon, professeur à l'Université de Namur).

Récemment restaurée, l'œuvre d'Alfred Bastien a fait l'objet d'un webdocumentaire réalisé par la société Phoenix 43 et visible sur www.bataillesdelameuse.be

Concours d'écriture

« Promouvoir le patrimoine réclame des efforts et des moyens considérables. Bien exploité, ce patrimoine devient cependant vivant et maîtrisé, vecteur d'image et d'attractivité (...).

Le patrimoine a un public, encore faut-il le trouver et le captiver. »

« Un plan de lecture et de promotion de la littérature sera mis en place sur l'ensemble du territoire avec l'intensification du soutien et de la visibilité des ateliers d'écriture. »

Namur Confluent Culture

Dans le cadre des commémorations 14-18, le service Culture de la Ville de Namur a souhaité lancer un concours d'écriture ouvert à tous pour célébrer le centenaire de la fin de la Première guerre mondiale et faire connaître le webdocumentaire "Les Batailles de la Meuse".

Ce concours était organisé en partenariat avec l'Université de Namur, la Maison de la Poésie et de la Langue française Wallonie-Bruxelles et les Bibliothèques - réseau local namurois de lecture publique, à destination du public scolaire, des centres de formation pour non francophones et de l'ensemble des citoyens namurois.

Le jury était composé de cinq personnes :

- Axel Tixhon (Université de Namur)
- Annie Liétart (Bibliothèques – réseau local namurois de lecture publique)
- Manon Stas de Richelle (Maison de la Poésie et de la Langue française Wallonie-Bruxelles)
- Carine Debelle et Sabrina Warny (Service Culture - Ville de Namur)

34 textes ont été envoyés et analysés en avril par les membres du jury :

- 3 textes dans la catégorie "individuel - de 18 ans"
- 19 textes dans la catégorie "individuel + de 18 ans"
- 2 textes dans la catégorie « Collectif »
- 10 textes dans la catégorie « Non francophone »

→ Découvrez les textes primés à partir du 4 mai sur www.namur.be

Info: Service Culture de la Ville de Namur 081 24 71 17 - bataillesdelameuse@ville.namur.be



| CATÉGORIES | | | |
|--|---|--|---|
| INDIVIDUEL - 18 ANS | INDIVIDUEL + 18 ANS | COLLECTIF | NON FRANCOPHONE |
| <p>1^{ER} PRIX</p> <p>LOLA FONDAIRE</p> <p>Prix d'une valeur de 150€ offert par le Club Richelieu</p> | <p>OLIVIER DELCOURT</p> <p>Bon restaurant pour 4 personnes (200€) offert par l'Université de Namur</p> | <p>GILLES FONDAIRE, LISE LORPHEVRE, PIERRE FONDAIRE, ALINE FRANS ET LUCIE DALÉ</p> <p>Prix «Ville de Namur» Valeur 500€</p> | <p>KIRA VOLOBUEVA</p> <p>Prix «Ethias» Valeur 500€</p> |
| <p>2^{EME} PRIX</p> <p>ISIA DEPARIS</p> <p>Session de jeu Enigmalock pour 3 personnes + 3 places de cinéma à l'Acinapolis</p> | <p>MARIE TRIPNAUX</p> <p>Repas pour 2 personnes (100€) au restaurant Le Royal</p> | | |
| <p>3^{EME} PRIX</p> <p>MANUELA REMY</p> <p>Balade pour 2 personnes en Stand Up Paddle à Charlie's Capitainerie +2 places de cinéma à l'Acinapolis</p> | <p>FRANÇOISE HENSMANS</p> <p>2 entrées pour le Festival Namur en Mai</p> | | |



Catégorie Individuel - de 18 ans

1^{er} Prix : Lola Fondaire (11 ans)

→ Prix d'une valeur de 150 € offert par **le Club Richelieu**

J'ai connu toutes les guerres

J'ai connu toutes les guerres et ce n'est pas joli à voir.

Les Allemands nous attaquent, nous sommes bombardés de toute part. Je sens le danger. Je vois des gens qui meurent, des gens qui fuient et des gens qui hurlent. Quand une guerre se prépare, les villages changent.

Les gens ont faim, n'ont plus de maisons. Ils vont même dormir chez d'autres personnes pour se protéger.

J'avance progressivement et je vois les Allemands plus proches qu'avant. Ils sont tout près. Les gens essaient de fuir sur des bateaux ou des chevaux. Au loin, il n'y a plus de forêt. On ne voit que du rouge.

Près de moi, il y a un village en feu. Tout le monde essaie de partir. Je n'ai pas le temps de trop m'attarder, je continue ma progression.

La pluie éteint un peu le feu mais autour de moi, les bombes arrivent de toute part. Il y en a même une qui vient de toucher le pont de Jambes. D'ailleurs, une de ces belles arches a été brisée. Je passe à côté d'elle sans pouvoir m'arrêter.

Des villageois restent pour combattre mais quelques-uns en ressortent blessés ou handicapés. D'autres ne s'en sortiront pas. Ceux-là resteront toujours dans notre cœur.

Plus j'avance et plus je découvre l'horreur. Pour les gens qui ont connu la guerre, les familles ne sont plus les mêmes. Il y a quelque chose de brisé.

Je me dis que plus j'avance, plus j'irai vers un endroit calme et paisible mais mes flots sont encore et toujours mouvementés ce qui me fait craindre le pire pour la suite.

Bientôt, je serai rejoint par la Sambre et je me sentirai moins seule.

Je suis la Meuse.



Catégorie Individuel + de 18 ans

1^{er} Prix : Olivier Delcourt

→ Bon restaurant pour 4 personnes (200 €) offert par l'Université de Namur

Carnet de guerre d'un arbre mort

Je suis mort il y a longtemps.

Longtemps que mes bras ne portent plus les fruits de la vie,
Longtemps que mes branches restent éprises d'inertie,
Pourtant je la sens. La guerre est là, à mon pied.

C'est le mois d'août.

Je les vois, eux qui se croyaient neutres, carabiniers au paquetage pesant,
Eux si timides mais non des pleutres, lignards au taconeos miroitant,
Je les vois, eux aux uniformes vert et noir et aux boutons de cuivre rutilants,
Eux, vêtus de bleu et de noir et arborant des fusils clinquants,
Je les vois, eux, soldats comme sortis d'une opérette,
Pourtant partir bille en tête.
Triste mois d'août, été meurtri.

Au bout de mes racines dénervées, je perçois la hargne et la rage, la haine et l'anxiété
Qui enserrant les hommes et vont les décimer, leurs chairs par la peur innervées.
Au long de mon tronc dénudé, oubliant de piller ce qui reste d'aubier,
Les petits insectes de passage sous mon écorce, agriles, cloportes ou charançons,
Fourmillent et frémissent,
S'agrippant l'un à l'autre, aux sons des cliquetis des messages lancés en morse,
Des ordres criés à pleine voix et des pas pesants des soldats tirant charrois et canons.

C'est le mois d'août.

Combien de malheureux ont déjà rejoint le néant, chus sous les balles
Ou fracassés par les obus, empêtrés dans les barbelés et la boue,
Le corps engoncé dans une capote d'assaut, les jambes guêtrées et la barbe hirsute ?
Combien vont mourir affamés à quelques mètres à peine
De sacs de blé entassés dans les fenils abandonnés qui finiront éventrés,
Laisant s'écouler les graines comme couleront les larmes vaines des femmes éplorées ?
Tous ici sont harassés, le regard embué d'émoi,
Face aux baïonnettes des ennemis tout aussi hagards, tout aussi glacés d'effroi.
Dans les bas fossés, trous à rats où règne la rogne, certains, geignent de douleur.

Au milieu des cœurs gravés au bas de mon buste rugueux
Par d'anciens amoureux est maintenant imprimé en rouge sang
Le massacre de ces malheureux fusillés au pied d'un mur calleux
Par des militaires se soumettant au gré de l'absurdité de leurs chefs,

Tandis que femmes et enfants doivent se réfugier dans l'abbaye de Leffe.
Triste mois d'août, été meurtri.

Saloperie de guerre.

Belligérance crasseuse qui empoisse les corps et les âmes, qui hérissé la peau
Quand la Collégiale s'enflamme haut,
Qui empoisonne les cœurs et les esprits, qui sape le moral
Quand, au loin, l'horizon s'incendie de lueurs létales.

Saloperie de guerre.

Boucherie ineffable qui oppresse hommes et femmes, qui asservit et avilit
Au nom d'une cause infâme,
Qui agresse vieillards et enfants rieurs, qui tue et punit
Des innocents supposés francs-tireurs.

C'est le mois d'août.

De Surice à Sorinne, de Dourbes à Romedenne, sourde la haine d'une armée implacable,
De Spontin à Dorinne, de Onhaye à Anthée, les routes sont hantées par une vilénie inexpiable,
De Breuvanne à Freyr, de Rossignol à Waulsort, des soldats tuent leurs propres frères,
Grisés par des breuvages éthyliques et leur triste sort.

La vallée qui s'étend devant moi est dévastée.

Elle qui frétilait d'ardeur frémit d'horreur, elle qui abondait de bonheur
S'abandonne dans le malheur.

Elle qui s'égayait des profusions de la Meuse, de la splendeur de sa Citadelle,
S'égare dans les alluvions de la guerre, cette gueuse, dans une terreur cruelle.
Triste mois d'août, été meurtri.

Là, debout devant moi,

Parmi mes congénères déchiquetés par les shrapnels,
Mis à genoux par les hommes et leurs agissements démentiels,
Déjà s'érigent des bouts de bois croisés, plantés en futaies anodines,
Calvaires anonymes pour des êtres anéantis.

Forêt de croix.

De guerre lasse, l'avancée de l'ennemi ne peut plus qu'être pâtie,
Et cette forêt, hélas, n'en pourra être que plus pathétique.

Forêt de croix.

Moi, je suis mort il y a longtemps.

Que l'on m'abatte !

Je ne veux pas être l'arbre qui cachera cette forêt.



Catégorie Collectif

1^{er} Prix : Lise Lorphèvre, Gilles Fondaire, Pierre Fondaire, Aline Frans et Lucie Dalé
→ Prix **Ville de Namur** d'une valeur de 500 €

Le toit de la collégiale

Bong, Bong, Bong, mon cœur bat la chamade.

Pourtant, je suis là, je regarde ma ville qui dort tranquillement.

Cela fait plusieurs semaines que des bruits nous parviennent de Liège.

Il me revient que les rues sont à feu et à sang. J'ai peur, je tremble. Je suis terrorisée, je crains que ma ville ne connaisse le même sort.

Le sourire et la bonne humeur font place à des visages fermés et inquiets.

Petit à petit, la chaleur aux alentours s'intensifie.

Mes murs, d'habitude si frais, ressentent quelque chose d'inhabituel.

Bong, Bong, Bong, mon cœur bat si fort que j'ai l'impression que le monde peut l'entendre.

D'où je me trouve, je suis spectateur d'une ville qui est progressivement détruite.

Les personnes fuient les rues, abandonnent les ponts, et se cachent de cet ennemi qui s'approche à grand pas.

Je me sens de plus en plus esseulé.

Tout d'un coup, la lumière du ciel disparaît, tout est noirci.

J'aperçois, tout en bas, des familles séparées, des hommes abattus sous les yeux de leurs proches et des femmes torturées sous les coups de l'ennemi sans pitié.

Je vois également des enfants qui hurlent, pleurent et n'attendent qu'une chose : être protégés et espèrent que je puisse faire quelque chose pour les aider.

Malheureusement, la chaleur m'atteint également.

Les flammes commencent à me brûler lentement.

Bong, Bong, Bong, mon cœur peine à battre encore. Je commence à perdre mes idées, et bientôt, ma tête surchauffe.

Moi qui pensait être le « roc » de Dinant, être invincible, mes forces me lâchent, et les flammes ont raison de moi.

J'aurais tant aimé protéger les Dinantais et les Namurois de cette invasion, mais malheureusement, je ne suis qu'une pauvre victime innocente.

Ma tête s'enflamme et dans le lointain il est maintenant impossible d'entendre résonner mes cloches. Je suis un monument, je suis une collégiale, cet ouvrage ne peut rester impuni.

Et alors que ma ville pleure, je me consume...

Cela ne se peut, dites-moi que ce n'est qu'un cauchemar.

Mais en ce mois d'août, rien ne sert de prier... Les cris des enfants, les pleurs des âmes me disent que ces jours, pour moi sont peut-être les derniers et que ce feu qui me dévore embrasera bientôt le pays entier.



Catégorie : non-francophone

1^{er} prix : Kira Volobueva

→ Prix **Ethias** d'une valeur de 500 €

Qui suis-je ?

Qui suis-je ?

Un épillet sur une plaine libre, mouvementé par le vent chaud de l'été ou un nuage planant au-dessus des plaines, n'ayant pas encore aspiré une seule goutte de sang, mais étant déjà dans l'attente de quelque chose.

Maintenant, je suis le gamin rempli de peur, se préparant à regarder pour la première fois dans les yeux de la mort.

Hier encore je sautillais dans la rivière avec mes amis et je courais après des chevaux dans les prairies ensoleillées, mes lèvres n'avaient pas encore senti la douceur des lèvres d'une femme, mais demain déjà, cette terre si chère à mon cœur connaîtra le goût de mon sang.

Je suis le canon, encore couvert d'huile, mon corps est chauffé par les rayons du soleil d'été et prêt à protéger la Meuse de tout ennemi qui s'opposera à la vie paisible de celle-ci.

Je suis l'oiseau argenté dans le ciel. Les Belges ont levé leurs têtes pour me voir planer, voir mes côtés lisses. Ils n'ont jamais vu quelque chose de pareil. Je vole et je rugis, j'amène la mort à ces personnes.

Je suis la fumée, je m'élève haut dans le ciel et je ne me soucie aucunement du fait que je suis la conséquence de l'explosion d'une bombe qui a emmené avec elle une dizaine de vies innocentes. Je suis la rivière ; depuis longtemps je nourris et abreuve les plantes, les animaux et les hommes sur mes rives. Je leur donnais la vie, je suis pour la vie et la paix. Et maintenant, mes rives sont ravagées par les obus et le sang coule en moi. Mes ponts sont détruits.

Je suis Namur. Mes habitants, il y a de cela quelques semaines, se baladaient paisiblement, maintenant ils se cachent dans la terreur. Un grand nombre d'entre eux ont été bestialement fusillés. Mes rues ont été envahies par les soldats allemands. Mes prisons ont été remplies de mes habitants en tant que prisonniers allemands. Les maisons et les routes dévastées. L'hôtel de Ville et les archives détruits. J'ai baissé la tête mais je ne suis pas mise à genoux.

Je suis la forêt de Dinant. Je couvre de mon feuillage vert de nombreux réfugiés, venus se sauver des cruautés des troupes allemandes. J'entends leurs pleurs, je vois leurs peurs et leur tristesse. Je suis le cri de douleur sur les lèvres d'une jeune fille, les soldats allemands m'ont forcée à crier « Vive l'Allemagne », mais elle a juste pleuré dans le silence. Elle a été poignardée avec une baïonnette.

Je suis l'église de Dinant. Je suis très ancienne, j'ai vu beaucoup de peur et de violence, j'ai aussi déjà brûlé. Et aujourd'hui cela recommence. Le feu est si intense que mes cloches fondent telles des bougies. Je pleure pour moi, pour les centaines de maisons détruites autour ainsi que pour les plus de 600 habitants de Dinant qui viennent d'être fusillés.

Je suis le vieux peuplier, qui a poussé depuis plus d'une centaine d'années au bord de la Meuse. De ma place, je voyais comment une ville se créait, des humains naissaient et mouraient.

Toute ma vie je regardais dans les eaux de la Meuse et je voyais comment d'un petit arbrisseau fragile je me transformais en un arbre majestueux. Dans l'ombre de mon feuillage, les animaux et les hommes se sauvaient de la chaleur de l'été. Sur mes branches, les oiseaux faisaient leurs nids et nourrissaient leurs petits. Maintenant, je meurs. Mes branches sont cassées et brûlées. Mon tronc est criblé de balles et mes racines sont déformées par les éclats d'obus.

Je suis la douleur.

Je suis la peur.

Je suis le monde au bout du pinceau, figé dans l'attente d'une nouvelle guerre.

Catégorie Individuel - de 18 ans

2^e Prix : Isia Deparis

→ Session de Jeu Enigmalock pour 3 personnes + 3 places de cinéma à l'Acinapolis

Plus forts que la guerre...

Ce fut en l'an 1914 que j'assistai à l'évènement le plus bouleversant de ma vie.

Je ne suis qu'un cheval, mais j'ai vu bien des choses durant la guerre qui déchira notre pays. Des vies brisées, des espoirs perdus et bien d'autres malheurs encore. Je fus envoyé au combat par mon maître. Il était maréchal-ferrant dans les fermes avant que la guerre n'éclate. Celui-ci mourut d'un coup de canon. Je ne le revis plus jamais.

Après sa mort, voici le récit de l'histoire incroyable qui m'arriva.

- « Emile, attention ! » crie un soldat en poussant sur le côté son camarade de régiment.

Un obus approche, risquant de nous anéantir. Tous les soldats se précipitent et se cachent dans une tranchée. Certains se couvrent la tête, d'autres restent étendus sans bouger, la respiration haletante. Soudain, on entend un sifflement au-dessus de notre abri de fortune. Renforcé de sacs de sable, il n'est guère confortable. Le soldat Emile relève lentement la tête, tremblant de peur. Au loin, il ne voit que des héros, risquant leur vie pour la patrie.

Jamais je n'ai voulu partir à la guerre. Nous sommes tantôt euphoriques d'être encore en vie, tantôt attristés par la mort des soldats.

Un combattant du nom d'Eugène sort soudain de la tranchée. Il avance à pas lents, scrutant autour de lui, craignant pour sa sûreté. Le cœur battant, il s'approche de son cheval. Celui-ci est en vie ! Eugène court vers lui, mais ne remarque pas un soldat allemand au loin. L'ennemi le met en joue... et frappé d'une balle en plein front, Eugène s'abat dans un cri. Les larmes montent aux yeux des survivants à mes côtés. Chaque perte est une douleur ressentie dans nos cœurs. La mort dans l'âme, nous nous endormons.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, le champ de bataille exhale ses odeurs de sang et de boue. L'odeur âcre réveille petit à petit le régiment. Le capitaine de cavalerie vient me seller et, après quelques caresses réconfortantes, il monte sur mon dos. Avec ma robe blanche immaculée, je suis un cheval que l'on réserve en temps de guerre aux hauts gradés. Il me talonne et je pars aussitôt au grand galop. Il serre ma bride avec une intensité que je ne lui connais pas. Je jette un œil par-dessus mon encolure et découvre, sous une mince casquette et un uniforme maculé de boue, le soldat Emile. Je vois une larme briller au coin de son œil. Il porte un foulard noir.



Au loin, j'aperçois des tentes au-dessus desquelles flotte l'effrayant drapeau ennemi. C'est alors qu'Emile m'immobilise. Devant nous, se dresse un bouleau, majestueux. C'est le seul arbre qui n'a pas encore été brûlé par les canons. Avec sa silhouette mince et frêle, il se balance au rythme du vent.

Emile retire son foulard noir et le noue au bouleau en disant :

- « En ta mémoire Eugène, et aux autres, qui se sont sacrifiés avec courage ».

Et sur ces mots, il pleure amèrement. Les larmes mouillent ses yeux et il ne cherche pas à les arrêter. Au même moment, un bruit de sabots martelant le sol parvient à nos oreilles. Un cavalier allemand s'approche à bride abattue sur un cheval couleur camel. Dans ses yeux, nulle haine mais une sorte de tendresse. Il ne songe point à dégainer l'arme qu'il porte à sa ceinture. A quelques mètres de nous, il arrête son cheval. Je connais ce bel étalon camel, me dis-je...c'est mon meilleur ami. Je me souviens lorsque l'on se baladait dans la campagne, ou quand nous jouions ensemble sur les rivages de la Meuse. Que de beaux souvenirs avant que n'éclate cette effroyable guerre !

Le soldat allemand met pied à terre, se dirige vers Emile. Arrivé à sa hauteur, il lui tend la main. N'est-ce pas un ennemi ? Apparemment non, car il nous dit :

- « Guten tag. Moi, Wilhem. Nous amis ? »

Emile reste bouche bée. Wilhem est-il un espion, ou est-il sincère ? Emile porte la main sur la crosse de son fusil, mais Wilhem l'arrête d'un geste vif.

- « Nein ! Nous amis » répète-t-il.

Emile ose alors ce geste un peu fou. Il caresse la crinière du bel étalon qui se dresse en face de lui. Wilhem, encouragé par ce geste, commence lui aussi à me caresser le museau. Un moment de douce tendresse passe entre les deux hommes. Je comprends que ni l'un ni l'autre ne voulaient faire cette guerre, et que l'amour des chevaux leur paraît plus important que tout le sang versé. D'un geste confiant, Emile, qui a lui aussi mis pied à terre, monte l'étalon tandis que l'allemand m'enfourche à son tour.

D'un clin d'œil complice, ils partent au grand galop, à travers les champs encore fumant d'obus, de la vallée dinantaise.

Jusqu'à la fin de la guerre, nous nous cachâmes tous les quatre à la lisière d'une forêt tranquille où, à l'abri des haines de la guerre, nous devînmes les meilleurs amis du monde.

L'Armistice signée, des enfants jouant dans les campagnes trouvèrent un foulard noir, flottant au tronc blanc d'un bouleau, sans rien soupçonner de l'histoire dont ils étaient les témoins innocents.

Catégorie Individuel - de 18 ans

3^e Prix : Manuela Remy

→ Balade pour 2 personnes en Stand Up Paddle à la Charlie's Capitainerie
+ 2 places de cinéma à l'Acinapolis

Ce cher Octave

En contemplant le Diorama des Batailles de la Meuse d'Alfred Bastien, que j'observais pourtant pour la première fois, j'ai ressenti une étrange impression de déjà-vu. C'est alors qu'un personnage du tableau a rapidement attiré mon regard.

Cet homme qui attelait sa charrette dans ce paysage mosan, ressemblait comme deux gouttes d'eau au portait de mon arrière-arrière-grand-père, accroché au-dessus de la cheminée de la maison familiale, et dont ma grand-mère m'a de nombreuses fois narré les prouesses.

Je vais à présent vous raconter l'une d'entre elles.

Mon histoire se passe en août 1914 dans le petit village de Bioul, dont mon aïeul, Octave Léonard, était l'instituteur.

Les Allemands ne se remettant pas de la résistance des Belges face à leurs assauts, avaient incendié Dinant et bien d'autres villages alentours, et s'apprêtaient à faire de même avec Bioul, car un régiment de l'armée française, venu en renfort, s'était caché dans le château et les ennemis en avaient été informés.

Octave apprenant que les Allemands encerclaient déjà le village, décida d'aider les Français. Il se rendit en courant au château et demanda à s'entretenir avec le colonel qui dirigeait le régiment. Il lui dit : « Je connais un moyen de fuir en échappant aux Allemands. Réunissez vos soldats ; nous partirons ce soir ».

Le colonel conscient que cette proposition représentait sans doute pour ses troupes et lui la seule chance d'éviter la confrontation avec les Allemands en plus grand nombre, le jaugea du regard puis acquiesça : « Bien, c'est ce que nous allons faire ».

Le soir-même, alors que le soleil déclinait à l'horizon, Octave embrassa son épouse et ses six enfants puis se rendit sans tarder auprès du colonel et de ses troupes qu'il guida à travers bois la nuit venue. Ils traversèrent dans l'obscurité un ou deux ruisseaux, enjambèrent des arbres abattus et se tapirent dans des broussailles à l'approche des clairières.

Si bien qu'ils purent s'échapper sans attirer le regard des soldats allemands qui guettaient leur fuite et rejoindre une autre troupe alliée à laquelle ils furent de grand secours.

Je ne vous dis pas quelle fut la surprise des Allemands lorsqu'ils trouvèrent le château vide !

Pour cette aide apportée à l'armée française, Octave eut droit à une citation à l'ordre du régiment. Ce rapprochement peut vous paraître un peu étonnant, mais qui sait, l'homme à la charrette était peut-être réellement notre cher Octave ...

Catégorie Individuel + de 18 ans

2e Prix : Marie Tripnaux

→ Repas pour 2 personnes (100€) au restaurant Le Royal

Lorsque Sylvain Monin inspirait le panorama d'Alfred Bastien

Le souvenir n'avait jamais été complètement perdu dans ma famille. Au moins un carton d'invitation attestait encore que le peintre Alfred Bastien avait rencontré mon parent Sylvain Monin. Au cimetière de Sorinnes, j'avais interrogé sans succès la tombe de ce chasseur ardennais tombé en mai 1940. Née dix-neuf ans plus tard, je ne l'avais pas connu. Heureusement, mon grand-père m'en avait parlé.

Ils s'étaient rencontrés à l'hôtel des Postes en face de la collégiale de Dinant. Il lui avait d'abord demandé son âge. En juillet 1936, Sylvain venait d'avoir seize ans. Le réputé peintre monumental avait dû se demander comment cet adolescent avait été averti de sa présence dans la cité des Copères.

Sylvain lui avait appris que son oncle, mon grand-père, avait lu dans Vers L'Avenir qu'un peintre cherchait un assistant pour porter son matériel durant les visites qu'il allait faire le long de la Meuse. Bourgmestre de Sorinnes, Ovide Monin avait agité son réseau de relations. Il avait téléphoné à Fernand Pielain. L'échevin namurois lui avait appris que le peintre serait à Dinant le jour de la fête nationale. Sylvain avait guetté son arrivée durant des heures en traversant le pont sur la Meuse toutes les cinq minutes puisqu'il ignorait où il devait se rendre.

Il avait cru que Bastien était accompagné de sa dame. Il s'agissait pourtant de l'épouse de Jean Materne, son associé également présent. Le peintre bruxellois n'avait jamais entendu parler de Sorinnes, mais bien de Sorinnes-la-Longue près de Namur. Il avait donc appris que c'était le premier gros village, entre Gemmechenne et Taviet, après avoir monté la rue Saint-Jacques. C'est de là qu'avaient surgi les uhlands prussiens. La géographie de Sylvain était essentiellement faite des lieux qu'il connaissait pour les avoir sillonnés à vélo. Que son village se fût situé à l'est de Dinant ou à l'ouest de Ciney, comme le montrait Bastien au couple Materne sur une carte étalée sur la table, le préoccupait peu. Il n'avait jamais possédé la moindre carte et, pourtant, il ne s'était jamais perdu !

Le peintre avait voulu savoir si Sorinnes avait souffert en août 1914. La famille de Sylvain n'y habitait pas encore mais les habitants avaient raconté que les Allemands y avaient tout brûlé et qu'ils avaient pris des otages. Le père Ovide, comme tout le monde l'appelait, habitait alors au Froidvau au-dessus d'Anseremme. Là aussi, les Boches avaient tout saccagé. Ce n'est qu'après la Guerre que lui aussi avait acheté une maison à Sorinnes.

Bastien cherchait quelqu'un de costaud qui l'accompagnerait durant quelques jours entre Hastière et Namur. Il avait voulu s'assurer que Sylvain connaissait bien la rive gauche de la vallée de la Meuse. L'adolescent s'était montré intarissable à ce sujet. Il avait l'habitude d'aller livrer en vélo dans les beaux hôtels à Heer-Agimont, à Waulsort, à Anseremme, à Anhée et à Yvoir les écrevisses qu'il avait braconnées. Pédaler trente kilomètres avec son sac au dos ne lui avait jamais fait peur.

Heureusement, leurs déplacements se faisaient à bord de la voiture Panhard du peintre. Quotidiennement, il lui indiquerait à quelle gare de la ligne n° 154 du Nord-Belge ils se retrouveraient le lendemain. En plus du prix du ticket et du dîner au restaurant, il lui avait promis quinze francs par jour. En échange, il devrait se charger du matériel de photographie pour l'amener sur les meilleurs emplacements qui surplombent la Meuse. Il était surtout question d'un trépied télescopique qui n'était pas trop lourd mais plutôt encombrant.

En matière de restaurants, Sylvain n'avait jamais eu accès qu'à leur arrière-cuisine. Quant au train, il n'y était monté qu'une seule fois lorsque sa famille s'était rendue à Namur pour les festivités du Centenaire.

Quinze francs ? Il s'agissait d'une somme énorme pour un gamin qui vendait ses écrevisses vivantes cinq francs la douzaine. Le mot « photographie » l'avait pourtant tracassé. Bastien n'était-il pas peintre ? Il avait rassuré Sylvain. Bien sûr qu'il était artiste peintre. Son projet de diorama montrerait les principales scènes de la bataille de la Meuse en août 1914. La toile ferait plus de huit mètres de haut pour quelque septante de long. Les panneaux seraient peints dans son atelier d'après des clichés qu'il comptait réaliser durant les prochains jours.

Ce premier contact s'était avéré positif. Sylvain avait été le premier à contacter l'artiste après la publication de son annonce. Surtout, il avait pris l'initiative de se déplacer pour le rencontrer. Son profil convenait parfaitement. Bastien avait toutefois besoin de l'accord écrit de son père pour l'emmener durant ses pérégrinations mosanes. Le jeune Monin avait encore demandé au peintre comment il comptait transporter une peinture de cette taille. Il ne pouvait imaginer un bâtiment grand comme un terrain de balle pelote pour l'héberger.

Hilare devant tant d'innocence, Bastien lui avait appris de quelle expérience il bénéficiait en la matière. Avant la Guerre, il avait déjà réalisé un diorama bien plus grand sur le Congo. Le roi Albert était venu le voir à Gand. C'est pour cela que le Souverain lui avait ensuite demandé d'en faire un autre sur la bataille de l'Yser. Un panorama se roulait comme un tapis. Le bâtiment sur l'esplanade de la citadelle à Namur dans lequel il serait exposé était circulaire. Le public paierait pour venir voir ce panorama de la bataille franco-belge sur la Meuse, comme il avait été prévu de le dénommer. Il avait promis à Sylvain de l'inviter pour son inauguration.

Le garçon s'était étonné que les gens dussent payer pour le voir. Il devrait plutôt être montré gratuitement à tous ceux qui avaient souffert. Son instituteur des classes primaires lui avait raconté inlassablement chaque année en vue de la commémoration de l'Armistice que les horreurs de la Guerre ne devaient plus jamais se reproduire. C'est pour cela que les familles devaient honorer la mémoire de leurs victimes. Bastien avait concédé que son jeune interlocuteur avait probablement raison. Prenant monsieur Materne à témoin, il avait toutefois déploré que ses trois associés dans le projet ne soient probablement pas du même avis que lui. Ils avaient investi beaucoup d'argent dans leur société.

Le peintre avait relevé beaucoup de Monin dans la liste des victimes que Léon Sasserath, son contact dinantais, lui avait remise. S'agissait-il de parents du jeune Sylvain ? Il avait alors poliment déploré que parmi les douze Monin assassinés à Dinant, près de la moitié avaient été des cousins, proches ou éloignés.

Ils avaient continué à parler de la région, des tragiques événements et du quotidien de leur jeune hôte. La pêche à l'écrevisse les avait beaucoup intéressés. Madame Materne avait fait la moue lorsqu'il avait confié qu'un rat ou un chaton mort dans une nasse en treillis métallique s'avérait être un appât infailible pour piéger ces carnivores à pinces.

Bastien était revenu sur les 674 victimes dinantaises de la grande tuerie du 23 août. Il connaissait mal la chronologie des faits. Sylvain ne pouvait guère l'éclairer à ce sujet. Tout au plus avait-il pu préciser que des victimes avaient été inhumées au cimetière de Foqueux. Lorsqu'il devait livrer ses crustacés à la frontière française, il préférait grimper la côte vers Onhay avant de redescendre comme un casse-cou vers Hastière-Lavaux. A la demande de sa mère, il s'arrêtait toujours devant la crypte des combattants pour réciter des prières.

Quand il devait livrer au Grand Hôtel ou à celui des Touristes à Yvoir, il descendait vers Grognaux avant de virer à gauche pour dévaler les fonds de Leffe. Avant l'abbaye, il longeait d'autres endroits où des Monin avaient été abattus dans le faubourg. Beaucoup avaient travaillé à la filature lainière de monsieur Remy Himmer en bord de Meuse.

Madame Materne se demandait s'il convenait de représenter la cruauté des exactions allemandes sur un panorama qui serait proposé à un large public. Bastien l'avait rassurée. Le diorama ne permettrait pas ce genre de détails. Seuls des personnages sur la rive gauche à l'avant-plan seraient suffisamment grands pour être identifiés. La perspective ne permettrait d'évoquer les souffrances sur l'autre rive que par des bombardements, des incendies et par des groupes de militaires et de civils à des endroits clé mais sans possibilité d'identification.

Elle avait pourtant recommandé à Bastien d'intégrer dans sa fresque ces Monin innocents abattus devant le mur Laurent ou dans la cour de la scierie Ravet. Bastien était pensif. Il avait encore en tête la sculpture d'Alexandre Daoust que Léon Sasserath leur avait montrée le matin même au cimetière français près de la citadelle. Il leur avait aussi dévoilé le monument en passe d'être inauguré le mois suivant. Il s'appellerait Furore Teutonico

Sylvain s'était emballé. Un autre de ses parents, un chanoine de l'université de Louvain, venait souvent en villégiature à Yvoir chez un jardinier près du passage à niveau de la rue de la Fenderie. Il était très friand d'écrevisses qu'il ne payait jamais en échange de sa bénédiction et d'une messe. Il avait raconté qu'en 1914, un prince allemand surgissant d'Evrehailles était tombé avec son cheval du haut de la carrière derrière la gare. Il aurait été revêtu d'une cote de mailles faite de pièces d'argent... Bastien avait souri. S'adressant à madame Materne, il lui avait fait remarquer qu'il ne pourrait représenter sur sa toile tous les personnages sortis de l'imagination de son porteur.

En peignant le martyr de Dinant, Alfred Bastien avait pourtant repensé à la famille de son jeune assistant. Il avait écrit sur le carton d'invitation qu'un des groupes de personnes indistinctes représentait tout le malheur qu'elle avait enduré. Selon mon grand-père, Sylvain en avait tiré une fierté qui lui était montée à la tête. Tout Sorinnes avait rigolé de l'adjoint d'une semaine qui s'était pris pour un des inspireurs du panorama d'Alfred Bastien.

Catégorie Individuel + de 18 ans

3^e Prix : Françoise Hensmans

→ 2 entrées pour le Festival Namur en Mai

Mais que se passe-t-il le long du fleuve ?

Qui le hélait de l'autre rive en faisant de grands signes de la main ? Gaston Servotte plissait les paupières ; une légère brume montait de l'eau ; sur la berge, des herbes folles entouraient la petite silhouette qui, là-bas, de l'autre côté, semblait appeler au secours.

Le passeur d'eau n'avait pas fait grand-chose ces derniers jours. Les voyageurs du mois d'août, qui emplissaient sa barque les années précédentes, n'auraient jamais eu l'idée de venir se promener dans la vallée de la Meuse en cette période si sombre ! Plus de villégiateurs de Bruxelles, de France ou de Hollande, plus de fringantes calèches, plus de gaieté dans les auberges. Août 1914 avait sonné le glas du bonheur ancien. L'appel aux armes avait mobilisé les hommes. Les hôtels étaient vides ; les garçons de café avaient troqué leurs souliers cirés contre des godillots ; les femmes se retrouvaient seules à faire le travail des hommes en plus de leur besogne ordinaire. Servotte, qui avait passé 35 ans, souffrait de varices à la jambe droite... on n'allait pas lui demander de rejoindre je ne sais quel bataillon. L'Allemagne avait demandé de traverser la Belgique pour mener la guerre en France. Essuyant un refus catégorique, les armées allemandes ont fait déferler sur la frontière une vague grondante de fer et de feu. Ils sont entrés à Liège... le dernier fort, celui de Loncin, venait de tomber. Ils remontaient la Meuse. Namur ne tiendrait plus longtemps.

Le vent du soir apporta aux oreilles de Servotte la voix qui l'appelait de l'autre rive. Il entendait « Gaston... ton... ton... Gaston... ton ». Il pensait que c'était un écho et s'en étonnait. Le passeur monta dans sa barque. D'un coup de perche qui prenait appui sur le gravier du fleuve, il la poussa dans les flots. Arrivé au milieu des eaux, il se rendit compte que la personne qui l'appelait était un enfant : « Gaston... tonton Gaston ». Saperlipopette, s'écria-t-il, Feuillien ! C'était le gamin de sa sœur Léa, un garçon de dix ans. Quand l'esquif s'engagea dans les herbes de la rive droite, Servotte leva les yeux. Que faisait cet enfant à dix heures du soir le long de l'eau ? Où étaient sa mère et son père André Lespineux qui travaillait le cuivre à Dinant ?

- Je... je me suis caché, dit l'enfant.
- Caché ?
- Dans l'atelier de papa.
- Comment... dans l'atelier ?
- Peur, tonton Gaston, j'avais peur, dit l'enfant qui tremblait encore. Les soldats... ils ont cassé la porte de la maison. Papa... maman... les soldats, ils les ont arrêtés. J'ai couru à l'atelier... de grandes plaques de cuivre... je me suis caché derrière. Les soldats sont partis avec des torches. Ils parlaient en criant. J'ai pris la porte de derrière. J'ai couru par le jardin. Il y avait du feu partout... dans toutes les maisons... la rue flambait.

Mais que se passe-t-il le long du fleuve ?

Les longues crevasses des rochers crachent des nuées de corneilles. Elles coassent aigrement dans l'air du soir, se dispersent, se rassemblent, s'égaillent et reviennent à nouveau comme pour tenir conseil sur les hauteurs de la rive. Oiseaux noirs qui font penser aux champs de batailles, au sang répandu, aux yeux morts, aux cadavres, aux chairs déchiquetées. Là-bas, c'est la folie meurtrière. Soldats qui vont brûlant les maisons. Des ordres secs. Des coups de feu. Fureur, sévices, haine,

outrages, sang versé, et le feu repartait de maison en maison comme un animal furieux et toujours insatisfait à la conquête d'un nouvel embrasement.

Feuillien est descendu vers la barque au milieu des herbes hautes. Il avait les jambes nues et griffées. Le passeur lui a tendu la main. Il a resserré sa veste de velours tandis que l'enfant s'asseyait sur la banquette de bois. Il a sorti de sa poche une blague de tabac fabriquée dans une vessie de porc et s'est mis à bourrer sa pipe. C'était du Semois de Bohan, une production de son beau-frère Jules Goffette. Servotte fouillait ses poches pour trouver des allumettes. Il regardait le gamin. Que pouvait-il faire ? Tout était sens dessus dessous depuis le 3 août. C'était la guerre ! Il lui vint à l'esprit que Dieu avait abandonné les gens qui vivent le long du fleuve, de Liège à Givet. Il regarda le ciel. Les nuits précédentes, il avait encore vu des étoiles filantes. Mais aujourd'hui on ne voyait plus que des lueurs d'incendie. Gaston Servotte sentit un poids lourd sur ses épaules. Dans la nuit, le deuil des alentours grondait comme une masse ténébreuse.

- Il y a sur le monde une roue en mouvement qui écrase les innocents, dit-il en craquant une allumette dans le creux de sa main.

- Je veux rentrer, dit le gamin, allons de l'autre côté, je veux voir marraine.

La femme du passeur s'appelait Yvonne. C'était une gaumaise, la sœur de Jules Goffette. Ces gens-là reçoivent à la naissance un rayon de soleil dans le cœur, pensait Servotte. Ils savent chanter, danser, raconter des carabistouilles et ne perdent jamais la saveur des choses dans les événements les plus graves. Yvonne est ainsi. Et ses pâtisseries, je ne vous dis que ça ! Le petit Feuillien avait envie de ça... marraine Yvonne, ses bras dodus, ses mains caressantes, ses seins ronds, sa blondeur... les crêpes, les gâteaux en couronne, les douceurs. Rien que d'y penser, ses yeux hagards s'apaisaient doucement. Mais il regardait son oncle en lui disant on y va, comme s'il n'était pas libéré de la menace qui le poursuivait sans répit depuis des heures. Gaston Servotte prit appui sur sa longue perche et la barque s'ébranla sur l'eau noire.

Mais que se passe-t-il le long du fleuve ?

Le bulbe de la collégiale est en feu. La charpente craque et crépite. Un Léviathan exaspéré de haine vomit des tourbillons de flammèches sur le ciel noir. Il pend les lourdes cloches à son cou comme un collier de bronze qui sonne, avant de fondre, un dernier glas. Il foudroie les vivants ; il dévore les pauvres âmes des trépassés. Les rives de la Meuse sont prises dans un roulis d'épouvante. Par centaines, des hommes sont fusillés ; des femmes, des enfants, tués. Les Allemands ont dit qu'il y avait des francs-tireurs. Ils avaient peur du moindre coup de feu. La ville de Dinant, encore une fois, était mise à sac.

Feuillien grelottait. Son oncle se débarrassa de sa veste pour couvrir les épaules de l'enfant. Il y avait des remous dans l'eau. Quelque chose de sombre tournait autour de la barque.

Mais que se passe-t-il le long du fleuve ?

Sur la rive droite se répandent les troupes du général von Hausen : d'Yvoir à Hastière, quelque 120.000 hommes. C'est une armée qui marche, fouille, chasse, pourchasse jusqu'au fond des caves de pauvres familles terrorisées qui se font abattre sans autre forme de procès. C'est la guerre. La guerre aux civils et à tout ce qui entrave la progression des Allemands vers la France.

Sur la rive gauche, les Français. La 5^e division de réserve du général Bouttegourd a bientôt perdu l'espoir de maintenir l'ennemi de l'autre côté de la Meuse ; le 28 août, les Allemands deviennent maîtres de tous les ponts entre Yvoir et Dinant.

Feuillien se mit à frissonner malgré la veste de son oncle.

- Et Foufou, dit-il.

- Quoi Foufou ?

- Il a couru derrière papa. Il aboyait. Il s'approche d'un soldat et pan ! un coup de revolver dans la gueule ! Je l'ai vu. Je regardais par la bawette de l'atelier. Alors j'ai filé vers la Meuse. En passant près d'une étable en feu, j'ai entendu des bêtes meugler...

Mais que se passe-t-il le long du fleuve ?

Arrivés à Hastière-par-Delà, trois uhlands pénètrent dans l'abbatiale romane le long de la Meuse. Le plus grand, un escogriffe à casque à pointe, croyant dénicher un trésor dans le tabernacle essaie de forcer la porte de fer avec la pointe de sa baïonnette. Les deux autres tournent autour des piliers et, furieux de ne trouver rien qui vaille, avisent le baptistère dont les coins sont sculptés de figures qui symbolisent les quatre fleuves bibliques. Ils soulèvent le couvercle de cuivre surmonté d'une croix et s'exclament, en faisant retentir leurs voix saxonnes sous les voûtes romanes : « En voici déjà deux, de fleuves bibliques ». Rigolards, ils se déboutonnent et souillent d'un double pissat jaunâtre la cuve de pierre bleue vouée aux eaux lustrales du baptême.

Pourquoi le curé est-il arrivé à ce moment-là ? On le bouscule, on le jette par terre, on l'insulte, on le roue de coups, on lui fait entendre qu'il n'est qu'une vermine et qu'on devrait raser tous les clochers d'où les francs-tireurs peuvent freiner la progression des armées impériales. C'est assez, dit l'officier qui venait d'ébrécher le bord de sa baïonnette contre la porte du tabernacle, allons-y. Arrivé sous le porche, il se retourna vers le prêtre agonisant sur le dallage de pierre bleue et l'acheva d'un coup de revolver en éructant *Schwein*, ce qui veut dire porc.

Quand la vieille gouvernante est venue pour soigner le curé, il était trop tard. Éwarée, elle disait : « J'ai entendu le coup de feu qui a tué monsieur le curé ! »

Quand le passeur est arrivé sur la rive gauche, des tirs crépitaient de toutes parts. Les Allemands venaient de passer la Meuse. Gaston Servotte a plaqué l'enfant sous lui, dans un repli de pâte. Il ne savait pas combien de temps cela avait duré. Plus tard, il raconta au Café Warlin qu'il s'était assoupi et qu'il avait rêvé : il avait une longue barbe et transportait des mourants sur un fleuve noir. Autour de la barque, il y avait des noyés et des corps qui s'agitent pour garder la tête hors de l'eau. Certains voulaient payer le passage d'une obole.

L'instituteur du village reconnut la mythe de Caron, nocher du Styx, la rivière des morts. Gaston Servotte se récria. Il avait rêvé, c'est entendu, toutefois il n'avait pas traversé le fleuve des morts mais celui des vivants. N'avait-il pas ramené Feuillien de la rive droite où les suppôts de la mort se déchaînaient ? Maintenant Yvonne l'avait adopté, ses parents n'ayant pas survécu au massacre. Désormais, Gaston disait à tous avec un air de fierté : « Voici Feuillien, dix ans, c'est mon fils, peut-être un jour sera-t-il passeur... »



Les batailles de la Meuse en août 1914 : un regard sur l'absurdité de la guerre

Axel Tixhon (Professeur à l'Université de Namur)

Dans ses carnets intimes, Alfred Bastien ne laisse aucun doute sur l'objectif qu'il poursuit en réalisant cette œuvre picturale monumentale. Son intention est bien de décrire les horreurs de la guerre pour inviter ses contemporains à tout mettre en œuvre pour écarter les menaces d'un nouveau conflit. Quelques jours avant l'inauguration du diorama installé au sommet de la citadelle de Namur, le 1er mai 1937, survient un événement international bouleversant. Le 26 avril 1937, les aviations allemande et italienne bombardent la petite ville de Guernica, capitale historique du pays basque. Ce raid de terrorisation est considéré comme le premier du genre, tout en annonçant, malheureusement, la réalisation de nombreuses imitations plus mortelles encore dans les décennies suivantes. Picasso en a fait, c'est bien connu, une toile abstraite célèbre, dont les dimensions sont également spectaculaires (3,5 m. sur 7,75 m).

Si le « Guernica » de Picasso est devenue une des œuvres les plus connues de l'histoire de l'art, le diorama de Bastien a plutôt sombré dans l'anonymat... La thématique est néanmoins assez semblable. Les deux artistes ont voulu représenter les effets destructeurs de la guerre, en particulier sur les populations civiles. Le peintre bruxellois présente une série d'épisodes ayant eu la région mosane comme décor durant l'invasion allemande d'août 1914.

Le premier volet illustre la mobilisation de l'armée belge durant le début du mois d'août suite à la présentation de l'ultimatum allemand. Alors que les paysans accomplissent la moisson dans les champs fertiles de la Hesbaye liégeoise, les troupes se pressent en direction des frontières de l'est pour défendre le territoire national et arrêter l'envahisseur allemand aux portes de Liège. Malgré une courte résistance, l'opposition déterminée exercée par les soldats belges face à la puissante armée de l'empereur Guillaume II est vite considérée, sur le plan international, comme un acte héroïque inattendu.

Le deuxième volet évoque les combats autour de la ville de Namur. Ceux-ci se déroulent entre le 21 et le 23 août. L'artillerie lourde allemande écrase sous ses énormes obus les forts qui entourent la ville depuis la fin du XIXe siècle. Cette œuvre systématique de destruction n'est pas visible sur la toile de Bastien. Celui-ci préfère représenter l'incendie qui détruit plusieurs quartiers namurois et l'explosion spectaculaire qui frappe le pont de Jambes. Cet événement consacre le début de la retraite de l'armée belge dont les débris apparaissent sur le plateau qui domine la vallée mosane. Les blessés et les rescapés empruntent la route de l'Entre Sambre et Meuse pour rejoindre la frontière française via Philippeville et Mariembourg.

Le troisième volet est entièrement consacré au drame dinantais. Le 23 août 1914, la petite cité mosane est investie par les soldats allemands de la IIIe armée. Elle est incendiée et près de 700 de ses habitants sont exécutés. La guerre n'oppose pas seulement les combattants mais elle fait d'innocentes victimes parmi la population civile. Au soir de la journée, le clocher pittoresque de la collégiale est la proie des flammes tandis que les deux tiers des habitations sont détruites. La dernière partie de la toile montre la vallée de la Haute Meuse située en amont du rocher Bayard. La nature sauvage et escarpée y apparaît en opposition avec les lieux peuplés et urbanisés décrits dans les scènes précédentes. Le calme et la paix semblent s'y épanouir en contradictions avec les combats et les destructions qui ensanglantent les trois premiers panneaux. Pourtant, en août 1914, la violence se déchaîne également dans les localités de Hastière et de Heer Agimont ainsi qu'au pied du rocher Bayard où même des femmes et des enfants sont exécutés.

Les partenaires publics et privés



Contact presse

Ville de Namur – Service de la Culture
Valérie Sacchi – ☎ 081/24 63 22
valerie.sacchi@ville.namur.be
www.ville.namur.be